

BERTIE ALBRECHT

1893-1943

La mort tragique de Bertie Albrecht eut un grand retentissement et donna même lieu à des légendes. Elle souleva une horreur particulière : il était donné à Bertie Albrecht de continuer à servir sa cause, même après lui avoir sacrifié sa vie.

Le destin international de cette femme au grand cœur était déjà exceptionnel. Née le 15 février 1893, à Marseille où son père, d'origine suisse, était négociant en bois, Bertie Wild fit ses études au lycée de Marseille.

La guerre de 1914 lui donne la première occasion de manifester sa vocation. Elle se fait infirmière et soigne nos blessés à l'hôpital militaire de Marseille.

Six semaines après l'armistice, elle épouse à Rotterdam Frédéric Albrecht. Rotterdam ! Quand les Allemands broyèrent à l'improviste cette ville en 1940, Bertie Albrecht dut se souvenir, avec émotion et angoisse, qu'elle y avait passé sept années de sa vie, que c'est là que lui étaient nés en 1920 un fils, en 1924 une fille.

En 1925, elle quitte Rotterdam pour Londres où son mari est agent de change. Mais le climat de la capitale britannique ne lui convient pas et, en 1930, elle vient avec ses enfants s'installer à Paris, avenue Victor-Emmanuel. Elle pourrait mener une vie mondaine brillante, se partageant entre son appartement de Paris et sa belle propriété de la Côte d'Azur. Mais Bertie a horreur d'une vie inutile. Elle fonde une revue : *Le Problème sexuel*, mais de plus, à quarante ans passés, elle s'inscrit à l'École des Surintendants d'Usine et, après deux années d'études, en obtient les diplômes. Elle travaille d'abord à la B. B. T. (appareils d'optique pour la Marine), mais ses initiatives sociales en faveur des ouvriers semblent trop onéreuses à la Direction, qui se sépare d'une collaboratrice trop coûteuse.

C'est à l'automne 1935 qu'Henri Frenay fait sa connaissance sur cette Côte d'Azur où, en compagnie de son mari et de ses enfants, elle terminait ses vacances dans sa propriété de Beauvallon. C'est le début d'une amitié qui s'épanouira dans la Résistance. Déjà, Bertie Albrecht consacrait son activité à secourir les réfugiés allemands. Avec Henri Frenay elle s'inquiétait de l'horrible montée du péril hitlérien; elle savait les atrocités du nouveau régime de l'Allemagne. Elle savait qu'entre la civilisation occidentale et le cynisme de la nouvelle Kultur, le conflit était inévitable. Et la guerre ne la surprit pas : elle s'y était préparée.

A la déclaration de guerre, elle est mobilisée comme surintendante d'usine à l'usine d'armement de Saint-Étienne puis, en février 1940, à l'usine Fulmen avec laquelle elle se replie à Vierzon. Elle y demeure jusqu'en janvier 1941. La proximité de la ligne de démarcation lui permet d'organiser le passage pour les prisonniers évadés qui cherchent à gagner la zone libre... ou du moins non occupée.

Son mari demeuré en Angleterre, elle se trouvait sans ressources. Elle quitte l'usine Fulmen, passe à Vichy : ses titres et son passé lui permettent d'être nommée Directrice du Commissariat au chômage pour la région lyonnaise. C'est le pain, mais c'est surtout une couverture pour des activités plus secrètes.

Henri Frenay est de Lyon; c'est là qu'il est parvenu après son évasion. Avec lui et quelques amis, elle fonde un mouvement et un journal. C'est elle qui tape le premier numéro à dix-huit exemplaires; c'est elle qui voyage pour recruter des adhésions; c'est elle qui recueille des fonds. L'organe s'est d'abord appelé *Petites Ailes*, puis *Vérité*, il a trouvé son titre définitif *Combat*.

En 1942, la police française s'est procuré l'adresse provisoire d'Henri Frenay. Henri Frenay n'est pas là, mais Bertie Albrecht s'y trouve. Par le judas, elle sait à qui elle a affaire. Elle pousse le verrou et tandis que les policiers s'acharnent sur la porte, vont requérir un serrurier, Bertie Albrecht rassemble tous les papiers compromettants : quand le serrurier a réussi à ouvrir la porte, il ne reste plus que des cendres. Les policiers sont furieux, la menacent; elle leur déclare tranquillement : « Messieurs, vous faites votre métier; je fais le mien et je préfère le mien au vôtre. » Elle est internée administrativement à Vals-les-Bains, mais elle exige d'être emprisonnée et jugée. Comme on le lui refuse, elle

fait la grève de la faim. Vichy capitule et elle est incarcérée à Lyon à la prison Saint-Joseph, la « villa Jojo ». Elle est jugée en octobre avec quarante-huit complices. Henri Frenay est condamné par contumace à dix ans de prison, elle seulement à six mois; mais à l'expiration de sa peine, elle sera internée en Allemagne; elle sait ce que cela veut dire.

Alors, elle simule la folie; elle est internée à l'asile de Bron auprès de vraies folles et elle y vit un mois d'épouvante et d'horreur, jusqu'au jour où Henri Frenay lance sur l'asile un groupe franc de huit hommes qui réussissent à l'enlever et à la libérer, en décembre 42.

Henri Frenay veut la mettre en sûreté en Suisse. Elle n'accepte cette évasion que pour sa fille; son fils est en sûreté dans le Midi. Mais Bertie reste; elle reprend toute son activité; elle se multiplie même, maintenant qu'elle est libre, sans emploi et sans famille. Elle savait qu'elle risquait la mort et en parlait avec sérénité.

Le 25 mai 1943, on vient avec un grand déploiement de forces pour arrêter Henri Frenay : c'est, encore une fois, Bertie Albrecht qu'on trouve. On la transporte à Fresnes.

On trouvera à la prison de Fresnes son acte de décès. Il est ainsi libellé : « Condamnée par l'Autorité allemande. Décédée cause inconnue au quartier allemand. Inhumée au cimetière de l'établissement le 7 juin 1943, en présence de l'aumônier. Sans famille. »

Que s'est-il passé? Le bruit courut alors qu'elle avait été décapitée à la hache. La citation posthume que lui conféra le général de Gaulle est ainsi libellée : « Article unique. La croix de la Libération est décernée à titre posthume à Madame Bertie Albrecht pour le motif suivant :

Française d'un courage exceptionnel et d'une foi patriotique incomparable. Dès l'année 1940, a animé et inspiré la Résistance qu'elle n'a cessé, depuis lors, de servir. A délibérément sacrifié sa situation et sa famille à son idéal. Internée en mai 1942, par treize jours de grève de la faim fit capituler le Gouvernement de Vichy. Emprisonnée, se fit passer pour folle et réussit à s'évader pour reprendre immédiatement son poste de combat. Arrêtée à nouveau par la Gestapo en mai 1943, est morte pour la France, fusillée par les Allemands le 6 juin 1943.

Par son exemple et les services rendus, a acquis des droits imprescriptibles à la reconnaissance de la Nation.

« Fait à Alger, le 26 août 1943. »

Or, en 1945, on exhuma le corps de Bertie Albrecht et l'on procéda à l'autopsie. Elle n'avait été ni décapitée ni fusillée! Elle était morte étranglée. Qui saura ce qui s'est passé? S'agit-il d'un accident d'interrogatoire? Les bourreaux manquaient parfois d'habileté. On a émis l'hypothèse que Bertie Albrecht se serait elle-même pendue, afin de ne pas parler. Elle avait souvent déclaré qu'elle se tuerait plutôt que de se laisser arracher un aveu.

Mais quelles qu'aient été les circonstances de cette mort, une chose est sûre, c'est que Bertie Albrecht est morte pour la France, après une vie exemplaire de courage et d'abnégation. Et elle est morte en plein combat, comme un soldat.

Émile MOUSSAT¹.

★

Berthie Albrecht avait publié un journal; elle a écrit maint rapport. Mais il est difficile de retrouver ces textes. Aussi bien préférera-t-on avoir un spécimen de sa manière et de son style, en lisant la lettre que, de sa prison, elle osa écrire. Elle avait l'âme d'un grand homme et la plume d'un grand écrivain.

★

Établissement d'internement administratif.
Vals-les-Bains, 19 juin 1942.

A Monsieur le Conseiller d'État,
secrétaire général pour la Police.

Enfermée depuis six semaines à Vals, j'ai eu le loisir de réfléchir et ce n'est pas à la légère que je me permets de vous écrire aujourd'hui.

1. Sur Bertie Albrecht lire : *Vie et Mort d'une Française Madame Albrecht*, par Henri FRENAY, article paru dans *Combat*, 3^e année, n^o 73, 28 août 1943, Alger; lire également *Bertie Albrecht*, par Édith THOMAS, dans *Cinq parmi tant d'autres*, Les Éditions de Minuit, 1947.

Arrêtée, amenée et détenue ici au mépris de l'appareil judiciaire de mon pays et du vieux principe de Séparation des Pouvoirs, je relève d'un arbitraire tel, qu'il nous reporte aux jours les plus sombres de la Bastille — avec toutefois en moins l'excuse du Droit divin et du Sacre. Je n'ai pas même obtenu de voir un avocat (demandé le 11 mai) et n'ai aucune voie légale de recours. Quel moyen utiliser pour faire entendre ma voix hors de ce caveau ?

J'avoue du reste mal comprendre pourquoi l'on m'a arrêtée, à l'époque même où le Gouvernement adjurait les Français de suivre l'exemple de Jeanne d'Arc. — Si Jeanne d'Arc a sauvé la France, ce n'est certes pas en se livrant à l'envahisseur, mais bien en le poursuivant les armes à la main ? C'est bien cela le grand exemple qu'elle a laissé à l'Histoire ? Or, c'est celui-là même que nous suivons de tout notre cœur, auquel nous voulons tout sacrifier : avec l'aide de Dieu, bouter l'ennemi hors de France. Où donc est notre crime, que nous reprochez-vous ? Pourquoi à la fois nous prêcher Jeanne d'Arc et nous arrêter ? Comment nous accuser de « menées antinationales » lorsque nous la suivons ? L'enfermeriez-vous donc aussi à Vals si elle revenait sur terre ?

Le libellé de mon mandat d'arrêt est une insulte à mon honneur de Française, en même temps qu'une atteinte à la Vérité. Je n'accepte pas, devant le Peuple et devant l'Histoire, d'être accusée « de nuire à la Défense Nationale ». Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour ma Patrie, contre l'ennemi, et non contre ma Patrie avec l'ennemi.

Quant aux résultats de cet internement... que vouliez-vous obtenir ?

— S'il s'agissait de nous « empêcher de nuire », on s'est lourdement trompé. Pour moi, j'étais éloignée de toute activité anti-allemande depuis Noël ; en m'internant, vous m'avez donné une activité de premier ordre, car mes camarades et moi faisons ici figure de martyrs ; nos noms passent de bouche en bouche, et derrière nos barreaux, sans écrire ni parler, sans même nous montrer, nous avons servi la cause de la liberté.

— S'il s'agissait de nous « mater » en nous condamnant à l'isolement constant, on se serait bien mépris sur la grandeur de notre but et la trempe de nos caractères. Ne sait-on pas que l'isolement et la

méditation n'apportent rien, mais fortifient ce que soi-même on a apporté. Après cette période d'épreuve, j'aime la France plus que jamais, et plus que jamais désire la voir nettoyée de cette croix gammée qui flotte à la place de notre drapeau sur les deux tiers du territoire. Plus que jamais, je suis prête à tous les sacrifices pour la voir libre, dans l'intégrité de ses frontières, de son Empire et de sa Pensée.

Aussi ma décision est-elle prise.

- devant l'inacceptable libellé de mon mandat d'internement,*
- devant l'injustice et l'arbitraire de cet internement,*
- devant l'impossibilité où je suis de faire entendre ma voix par des moyens normaux,*

je me vois obligée de recourir à la grève de la faim. Je l'ai commencée ce matin, dans un état de santé rendu précaire par six semaines d'emprisonnement et de sous-alimentation. Peu importe, j'irai jusqu'au bout.

Si vous ne me rendez pas ma liberté sans conditions, je me laisserai mourir de faim. Mieux vaut mourir que végéter ici en paraissant accepter de telles injustices.

Je n'ai peur ni de la mort, ni des hommes.

Le Peuple saura que vous portez la responsabilité de ce qui peut m'arriver. Il n'en accusera pas les Allemands, mais vous Français, qui avez pris sur vous de poursuivre d'autres Français parce qu'ils veulent rester Français.

L'Histoire jugera nos actions.

Vive la Patrie

BERTIE ALBRECHT.

ÉRIC ET HÉLÈNE ALLATINI

1886-1943

Éric Allatini naquit à Salonique le 1^{er} juin 1886. Sa famille était d'origine italienne et était venue depuis longtemps s'établir dans cette ville grecque. L'enfant ne devait pas y séjourner longtemps mais en garda un souvenir que l'on voit se refléter en belles images dans ces livres féeriques de contes dignes des *Mille et Une Nuits* qu'il devait publier plus tard et qui n'étaient destinés d'abord qu'aux récréations de ses enfants.

Nous voyons ainsi dans les *Contes de mon père le Jars* un enfant se promener le long du rivage du Bosphore à la recherche de coquillages de couleur — le futur carrosse de la princesse Violine — ou bien assis sur les genoux de sa nourrice, regardant avec la plus vive attention et à la lueur falote d'une veilleuse se dessiner les personnages d'un opéra dans un bouchon de cristal.

Mais c'étaient là souvenirs de la première enfance, car à douze ans, sa famille ayant émigré en France, Éric Allatini se trouve au lycée de Marseille. Il s'y passionne déjà pour le violon et participe, adolescent, aux réunions musicales qui ont lieu à Aix-en-Provence chez son cousin et ami Darius Milhaud.

A vingt ans, il se rend d'abord en Autriche, puis en Italie pour se mettre au courant des affaires paternelles, mais l'amour de la musique et de la littérature le font bientôt revenir en France, déjà sa patrie spirituelle. A son retour, il écrit le livret d'un opéra *Les Saintes Maries de la mer* que Darius Milhaud allait mettre en musique en 1911.

Dès le début de la guerre de 1914, après avoir été quelque temps infirmier, malgré son état de santé, il parvient à s'engager dans l'armée active, suit quelque temps les cours de sous-officier, rejoint enfin un régiment de chasseurs alpins. Tout cela, il devait le décrire en détail — ses quatre ans de guerre — dans un livre

qui devait paraître plus tard *La Guerre des cimes* en 1917, à l'Édition française illustrée.

En décembre 1916, quinze jours de permission sont accordés au jeune lieutenant Allatini. Il part pour Paris où il épousera le 27 décembre Hélène Kann à laquelle il est fiancé depuis bien-tôt deux ans.

Qui était Hélène Kann, qui allait devenir Hélène Allatini? Une jeune fille très cultivée, passionnée elle aussi d'art et de littérature qui allait donner à son époux de nombreuses années de bonheur et trois beaux enfants, un fils, deux filles, qui vivent encore et qui devinrent de malheureux orphelins au moment de la fin tragique de leurs parents — que même la mort affreuse, une mort allemande, ne put séparer!

A la fin de la guerre, les Allatini, installés dans un joli petit hôtel d'Auteuil y attirèrent de nombreux intellectuels français et italiens. Hélène Allatini, écrivain elle-même et de grand talent — elle devait le prouver avec son livre de souvenirs *Mosaïques* — reçut dans ses salons tout ce qui avait un nom dans les lettres françaises et italiennes. On y vit Anatole France et Pirandello, les trois frères Reinach dont l'un fut le célèbre Polybe, René Blum, collaborateur d'Éric aux Ballets russes et frère de Léon, Romain Coolus, Pol Neveux, Lucienne Bréal y représentait l'Opéra, André Chevrillon l'Académie, tant d'autres qui ne sont plus que des ombres plus ou moins illustres...

C'est à cette époque, entre 1920 et 1930 qu'Allatini termine les *Contes de mon père le Jars*, un beau livre illustré par la grande artiste Gerda Wegener — et qui a gardé la grande cote bibliophilique. On le voit encore souvent figurer aux catalogues des ventes en compagnie de *Sur Talons rouges* illustré par la même artiste. Mais tandis que les *Contes de mon père le Jars* étaient dédiés et écrits pour ses enfants « à la marmaille pour une longue journée de pluie » publiés à l'Édition française illustrée en 1918 et où on trouve la fraîcheur délicieuse d'un guignol demeuré poétique malgré tout — le second volume — album de ce genre, *Sur Talons rouges*, s'intitulait *Contes de fées pour grandes personnes*, œuvre d'un voyageur humoriste, qui transpose de façon charmante les souvenirs de ses voyages, et paru chez Briffaut en 1929.

Pendant ce temps, en compagnie de René Blum, — pauvre René Blum, ami si cher, disparu lui aussi au hasard des cendres

éparpillées des fours crématoires — et de Michel Fokine, Éric Allatini collabore à la création des Ballets russes et participe à la chorégraphie et à la transcription de musique de ceux qu'on devait plus particulièrement désigner sous le nom des Ballets de Monte-Carlo dont René Blum fut, pendant si longtemps, le prodigieux animateur, et il les accompagne souvent dans leurs tournées à l'étranger.

C'est ainsi qu'en 1931, Éric part pour New York où il demeurera presque deux ans, organisant divers concerts et récitals afin de faire connaître au public américain des artistes de grand talent, qui viendront par la suite jouer à Paris.

Hélène n'est pas toujours avec lui autant qu'elle le voudrait, car elle a bien des obligations et des devoirs qui la retiennent ici, tout d'abord l'éducation des trois enfants qui égaient, à présent, de leurs rires le charmant hôtel de la rue Mallet-Stevens et qui sont bien jeunes encore : ils ont reçu des prénoms bien charmants et poétiques, dignes des contes féeriques de leur père : le fils Ariel, les deux filles Tiziana et Donatella. N'est-ce pas là une évocation des pièces de Shakespeare?... Une quatrième enfant, une fille Jocelyne, devait mourir en 1944 des suites de ses fatigues de guerre à l'âge de vingt-neuf ans. Engagée comme ambulancière en 1940, elle avait été décorée de la croix de guerre. Et puis après l'amour de ses enfants, l'affection à ses amis, les artistes qui continuent à orner son salon littéraire, Hélène Allatini a encore l'amour de ces frères inférieurs, les bêtes... Dans ce livre paru juste avant la guerre aux Éditions de la Nouvelle Revue critique, elle a consacré à toutes ces bêtes qu'elle a recueillies, aimées, sauvées, des pages charmantes...

Lorsque la guerre fut déclarée au début de septembre 1939, Allatini, contrairement à l'opinion de beaucoup, affirma qu'elle durerait certainement longtemps.

Dès les premières persécutions et représailles infligées par les nazis, l'hôtel particulier de la rue Mallet-Stevens allait se transformer en un abri sûr s'ouvrant à tout être humain dont la vie était menacée. Quelle que fût la nation, la race, la religion, on était toujours sûr de trouver chez les Allatini un accueil fraternel, doublé d'une aide et d'un réconfort moral précieux.

Cette activité clandestine dura jusqu'au 13 octobre 1942, jour de son arrestation; on peut même dire jusqu'à la dernière minute

qui précéda leur double arrestation, puisque la Gestapo fit irruption dans son bureau alors qu'Éric, aidé d'Hélène préparait de fausses identités pour les treize réfugiés qui attendaient dans la pièce voisine.

On le mit, lui, au secret à la prison du Cherche-Midi d'où il fut transféré trois mois plus tard à Compiègne, puis à Romainville, avant de gagner enfin Drancy, dernière étape française avant la mort...

C'est à Drancy qu'il allait retrouver sa femme et de nombreux parents et amis. On ne sait plus rien depuis, rien, sinon que dans les premiers mois de 1943, un convoi emmenait Éric et Hélène avec quelques centaines d'autres dans des wagons plombés vers Auschwitz, c'est-à-dire vers la mort.

Au milieu de cette évocation pénible, on voudrait simplement dire qu'Éric et Hélène, — car il est impossible désormais et pour l'éternité de désunir ces deux êtres — vécurent les épisodes tragiques d'un livre qui ne sera jamais écrit ni par l'un ni par l'autre mais où ils peuvent apparaître aux yeux de ceux qui les ont connus comme les Tristan et Yseult d'un des contes d'Éric.

Hélène Allatini espérait mériter le paradis des bêtes innocentes... En compagnie d'Éric, elle a atteint le paradis des Héros... Mais au fond, n'est-ce pas le même ? Il n'est qu'un paradis !

Robert DE MACKIELS.